

Jean-Guy Meunier
Université du Québec à Montréal
1991

références:

Meunier, J. G. (1993) Narration et Cognition, in C. Duchet, S. Vachon (eds) La recherche littéraire, Objets et Méthode, 'Paris, XYZ, éditeur. 487-498

Narration et Cognition ¹

1. Introduction

Quelques problèmes de la narratologie contemporaine

En dépit du succès probant de la problématique narrative, des critiques récentes n'ont pas manqué de relever son essoufflement. Et certains prévoient même qu'à moins d'un renouvellement important, elle est vouée à une mort prochaine. Les principales difficultés soulignées touchent entre autres la dominance de l'objectivisme formel et l'instabilité aléthique de même qu'un certain silence herméneutique.

Le reproche d'objectivisme formel fait aux théories narratologiques classiques comme celle de Greimas, Van Dijk, Genette et Dubois renvoie à la trop grande importance que ces théories donnent à la structure interne du récit. En effet, dans certaines présentations de modèles, la narration est trop souvent comprise comme un système différentiel et complexe d'énoncés, certes, mais néanmoins contrôlé par des règles. Pour certains, la narration est régie par une grammaire, sinon des programmes.

La critique d'instabilité aléthique renvoie pour sa part à la difficulté que les théories narratives soulèvent en regard du statut de vérité d'un récit. Confrontées à des théories épistémologiques qui proposaient des sémantiques extensionnelles fermes pour les discours scientifiques, les théories narratives, cherchent, semble-t-il, mais sans succès, à leur opposer une sémantique dite fictionnelle qui reposerait sur une adaptation de la théorie logique des mondes possibles.

Enfin, pour plusieurs, la véritable cause des difficultés de la narratologie tiendrait à son silence herméneutique. En effet, les théories narratives classiques auraient négligé la place du sujet-producteur et du sujet-lecteur dans le récit. Selon Mieke Bal (1991), en donnant trop d'importance aux multiples distinctions fonctionnelles, que ce soit au niveau de la structure du récit ou encore des environnements structuraux de la production du récit, où on pose les *narrateurs, personnages, narratives, auteurs, etc.*, les théories narratives auraient négligé la compréhension de la véritable source de la signification qui se trouve essentiellement dans le noyau cognitivo-affectif du sujet parlant. Une narratologie qui n'est que fonctionnelle efface trop rapidement l'historique et le socio-linguistique.

Bref, les théories narratives poseraient avant tout des questions de structure de récit, des problèmes de vérité ou, finalement, des problèmes de productions subjectives.

Le paradigme sémiotique implicite: le paradigme carnapien

À première vue, ces trois critiques faites aux théories de la narration semblent sans lien et isolées. Mais à y regarder de près, elles apparaissent comme trois questions issues d'une même

¹Recherche effectuée dans le cadre du programme de recherches subventionné par le Conseil de recherche en sciences humaines CRSH du Canada. Communication présentée à Paris dans le cadre du colloque sur la recherche littéraire au Québec, octobre 1991.

vision de la narration, à savoir que celle-ci est avant tout un *fait de langage (language)*, c'est-à-dire de *langue*. En effet, il semble qu'on ait oublié que le paradigme théorique implicite de nombreuses théories narratives est d'ordre linguistique, l'objet d'étude n'étant cependant plus conçu comme une langue gérant les constituants d'une phrase, mais comme un système générant des relations entre les constituants de tout un texte ou, mieux, d'un discours. Dans cette optique, un récit apparaît alors comme un fait linguistique ou plus précisément comme une forme sémiotique: a) qui présente une structure régie par une grammaire; b) qui est interprétable en regard d'un monde et c) et qui est énoncée par des sujets parlants en contexte. Autrement dit, le paradigme de la sémiotique carnapien précisé syntaxiquement par Chomsky, sémantiquement par Montague et pragmatiquement par Habermas ou Apel est toujours latent. Bien que le narratif ne soit pas le génératif, c'est-à-dire qu'il ne produit pas une langue, il demeure dans ce paradigme un acte de langage présentant une syntaxe, une sémantique et une pragmatique que ces théories narratives tentent de cerner et de formuler sinon de formaliser.

Ainsi, au niveau syntaxique, ces théories narratives chercheraient à définir la *compétence* d'un locuteur de récit narratif comme étant la capacité de produire une infinité d'énoncés à partir d'un certain nombre de propositions élémentaires portant sur les actants, les épreuves, les objets, etc. (Greimas, 1983; Labov, 1978). Au niveau sémantique, elles chercheraient à définir ce qui rend un récit vrai ou faux, fictif ou factuel, réel ou imaginaire (cf. Pavel, 1976; Dolozel, 1979; Danto, 1991).

Enfin, au niveau pragmatique, le récit serait vu comme l'énonciation d'un sujet parlant qui est déterminé soit par des fonctions communicatives (Genette 1991, Eco 1979, Margolis, 1979), soit par des intentions individuelles ou sociales, culturelles ou idéologiques (Bal, 1991).

Dans cette perspective logico-linguistique, le narratif apparaîtrait dans la dynamique d'un récit comme l'analogie de la preuve dans une démonstration. Si prouver, c'est systématiser la présentation d'énoncés à des fins de conservation de la vérité, narrer, ce serait aussi systématiser des énoncés mais en regard de la conservation de la cohérence d'une description soit fictive, soit réelle.

Mais, faut-il se demander, le narratif appartient-il vraiment à ce paradigme linguistique travaillé par l'horizon logique de type carnapien? Le narratif est-il essentiellement un fait de langage? Doit-il être étudié uniquement dans le cadre du paradigme logico-linguistique? Certaines recherches actuelles semblent dire que non et proposent plutôt de se tourner vers un autre horizon, à savoir celui du cognitif. La réflexion que nous élaborons ici cherche à voir quels concepts les théories cognitives apportent effectivement à cette problématique de la narration.

2 Le tournant cognitif

Le recours à des théories narratives aux perspectives cognitives relève du rapprochement de plus en plus évident de ces théories avec la sémiotique. Il faut dessiner brièvement cet horizon. Rappelons par exemple comment la Sloan Foundation, fameuse fondation américaine, a défini les sciences cognitives:

La science cognitive est l'étude des principes par lesquels des entités intelligentes interagissent avec leur environnement.

et quelle orientation précise elle leur a donnée:

*[...] découvrir les capacités représentationnelles et computationnelles de l'esprit et leur représentation structurale et fonctionnelle dans le cerveau.
(F. Machlup et U. Mansfred, 1983, p. 75.)*

Dans cette perspective, tout organisme vivant qui doit s'adapter à son environnement doit le *représenter* par un système sémiotique, symbolique ou non:

Les théories modernes de la représentation conçoivent l'esprit comme ayant accès à un système interne de représentation. Les états mentaux sont caractérisés par l'assertion de ce que les représentations internes déterminent, et les processus mentaux par la manière dont ces représentations sont obtenues et interagissent.

(Marr, 1982, p. 7.)

Il existe évidemment tout un éventail de théories concernant la nature de cette représentation. La plus connue est celle défendue par les théories de l'intelligence artificielle par Newell et Simon (1972), Johnson-Laird (1984), Pylyshyn (1984) et surtout Fodor (1981). Dans ce modèle, le cognitif est conçu essentiellement comme de nature symbolique.

Cette thèse remonte à Minsky et Papert (1969). Elle a été reprise par Newell et Simon (1972), pour qui l'intelligence dite «artificielle» des ordinateurs apparaît essentiellement comme un système de traitement de symboles. Comme le dit Newell:

Les scientifiques de l'IA ont vu l'ordinateur comme des machines qui manipulaient des symboles. La grande chose, dirent-ils, est que toutes choses pouvaient être encodées dans des symboles, même les nombres.

(Newell, 1983, p. 96.)

Suivant cette perspective, un système cognitif de type artificiel manipule des symboles au même titre que l'agent humain. Car ce qui caractérise avant tout le fonctionnement d'un ordinateur réalisant artificiellement un comportement «intelligent», ce n'est ni les opérations et calculs d'ordre numérique, si complexes soient-ils, ni les manipulations mécaniques et électroniques sophistiquées. Un ordinateur «intelligent» est avant tout un système dit «rationnel» qui traite un type particulier de signes, à savoir des symboles. Une intelligence artificielle est une forme de machine «abstraite» qui manipule des symboles physiques.

À la racine de l'intelligence se trouvent les symboles avec leur puissance dénotative et leur possibilité d'être manipulés [...] L'intelligence est l'esprit «implémenté» par une sorte de matière structurable.

(Simon, 1980, p. 35.)

L'une des conséquences les plus importantes de cette théorie cognitive dite symboliste ou sémiotique est qu'elle propose une modélisation non seulement de la forme de la représentation, mais des processus qui les manipulent. Dès lors, la théorie de la représentation ne nous apparaît plus dans une perspective strictement formelle mais comme une théorie du comportement ou des processus. La théorie dite computationnelle de la représentation en vient même à évoquer une théorie de l'esprit (*mind*) conçu comme «machine» à manipuler des symboles. Selon cette perspective, l'agent-interprète est essentiellement un «manipulateur de symboles».

L'esprit est un système symbolique. Il peut construire des symboles et les manipuler dans divers processus cognitifs. Il peut relier les symboles résultants avec quelque chose dans le monde de même qu'on vérifie un symbole dans une description.

Les phénomènes mentaux dépendent du cerveau et s'expliquent mieux en termes de symboles.

(Johnson-Laird, 1988, p. 34.)

Tous ne sont pas d'accord pour rendre compte de la fonction représentationnelle en termes purement symbolistes. Certains récusent une telle interprétation au profit de modèles dit a-symbolistes où la fonction représentationnelle apparaît avant tout comme une structure d'interconnexions associatives du type de celles que l'on rencontre dans les réseaux de neurones.

Peu importe ici, cependant, que l'on accepte ou refuse cette théorie computationnelle, fonctionnaliste et même symboliste de l'agent cognitif. Il faut plutôt en voir le véritable impact. En effet, elle a mis en évidence la question de la représentation et du signe mais, surtout, elle l'a, d'une part, sortie d'un horizon purement logico-linguistique - cette sémiotique n'est pas avant

tout conçue comme un langage - et, d'autre part, et l'a posée en termes dynamiques. En effet, dans cet horizon, on cherche à comprendre par quel processus des organismes vivants utilisent des représentations pour leur permettre de *s'intégrer*, de *s'adapter* et de *se situer* dans leur environnement. Là est l'essence de la question cognitive. Car, en l'occurrence, ce qui nous intéresse, c'est de savoir comment un agent cognitif humain, reconnaît un signe, voire, plus souvent qu'autrement, un système de signes, et en effectue l'interprétation. Une approche cognitive de la représentation se refuse à la traiter comme quelque chose d'indépendant de l'agent cognitif. Les sciences cognitives forcent la sémiotique à remettre en question le postulat implicite des modèles sémiologiques classiques, soit qu'il existe un agent abstrait universel et transcendantal capable de reconnaître et de manipuler les signes, signes dont la portée signifiante est autonome.

3. La narration comme mode d'adaptation

Une telle thèse a évidemment des répercussions importantes pour les théories narratives. En effet, dans ce cadre, la narration apparaît comme un mode représentationnel par lequel les individus comme la société organisent et interprètent leur propre position dans leur environnement. Elle est de plus le mode par lequel cette information est apprise, transmise et mémorisée de génération en génération. Pour reprendre la formulation piagétienne, pionnier des grands courants de la recherche cognitive contemporaine, le récit émerge alors comme un mode *d'adaptation et d'assimilation* de l'agent cognitif à son environnement

Pour mieux comprendre cette fonction, il nous faut maintenant expliciter cette thèse de la représentation et préciser les sous-fonctions cognitives dans lesquelles elle se déploie. Pour ce faire, on dira que toute manipulation, production, reconnaissance de signes-signaux ou symboles exigera de l'agent cognitif qu'il possède aux moins les six fonctions cognitives suivantes: a) perceptive; b) praxiologique; c) normative; d) épistémique; e) ipséique; f) didactique.

3.1 La fonction perceptive

La perception directe et immédiate

La première consiste en une fonction de perception directe et immédiate réalisée par les détecteurs ou transducteurs de l'organisme. Ceux-ci sont les portes d'entrée de l'information environnementale. Pour simple que soit ce concept théorique de détecteurs, il faut voir qu'il suppose que les détecteurs soient des processeurs sélectifs, Car les détecteurs opèrent de manière *spécifique et spécialisée*. Chez un agent cognitif minimal, par exemple une cellule synaptique, l'«appareil» sensitif ne réagit pas aux «objets» du monde, mais à des propriétés d'objets ou d'événements spécifiques de son environnement. Par exemple, l'oeil humain ne «voit» jamais la lumière ni même le rayon lumineux à proprement parler. Ce sont en fait les cônes et les bâtonnets qui, dans l'appareil de vision, agissent comme des appareils de détection, et non pas l'«oeil». L'intrant de la vision humaine est spécifique. Il s'agit par exemple du chromatisme, de l'intensité, de l'angle d'incidence, etc. C'est dire que l'intrant pénètre toujours dans l'agent cognitif de manière spécifique. Tout arrive en pièces détachées.

Cela a pour conséquence théorique que la perception simple est le résultat d'un appareil spécialisé, «sélectionnant» les entrants. Les données premières sont filtrées par les limites physiques de l'agent cognitif, et en un sens, elles sont *catégorisées* d'entrée de jeu. Et la représentation qui se formera ultérieurement à partir de ces intrants est déjà marquée par cette catégorisation élémentaire sélective.

Les fonctions d'intégration perceptive

La seconde sous-fonction perceptive est de l'ordre de l'intégration. En effet, un agent cognitif le moins complexe ne peut pas opérer uniquement à partir de ce niveau élémentaire. L'information n'a de chances de monter au niveau d'une cognition supérieure que

s'il existe une intégration des données de la perception première.

Or, pour former une information complète, pour que, par exemple, l'oeil identifie un objet complet, il faut un long processus d'intégration tant à des niveaux locaux qu'à des niveaux supérieurs du système nerveux. Mais cette intégration d'informations discrètes, semble-t-il, se réalise hors de la portée de la conscience immédiate et thématique. Une telle sous-fonction postule donc un ensemble d'opérations qui effectuent l'intégration des informations que chaque détecteur d'intrant avait saisies de manière isolée.

L'une des conséquences immédiates de la présence de ces deux types de fonctions perceptives chez un agent cognitif est que l'information perçue, bien que parcellaire au point de départ, est organisée très rapidement en des faisceaux intégrateurs et que la représentation que l'organisme se construit au fur et mesure de son action dans l'environnement est marquée par ce processus sélectif et structurant. Autrement dit, les unités d'informations, ou ce que l'on appelle les primitifs de la représentation, qu'un agent cognitif se construit sur le monde environnant ne sont pas des «photographies» ou des projections des objets du monde dans une «représentation» de ce monde, c'est-à-dire des isomorphies entre deux univers, celui du monde extérieur et celui de la représentation. D'emblée, on trouve des constructions complexes propres à l'organisme qui les a saisies et intégrées². Dès le point de départ, un organisme construit sa manière de «voir» le monde.

Par exemple, la présumée «mouche» que perçoit un grenouille est tributaire de la perception qu'elle en a. Pour elle, une «mouche», c'est un tout petit objet passant à un certain angle sur un quelconque horizon visuel.

Pour certaines théories linguistiques contemporaines (cf. Langacker, 1987; Johnson-Laird, 1984, etc.), cette construction perceptive serait à la source de toute notre organisation langagière. Elle la traverserait de part en part. Toutes nos catégories sémantiques reposeraient sur un fond perceptif, voire, chez les tenants de l'hypothèse localiste, un fond perceptif spatialisant et visuel.

Dans le cadre de la question de la narration, cette théorie signifierait que les «primitifs», c'est-à-dire les constituants premiers de toutes narrations — acteurs, obstacles, objets et événements, etc. — ainsi que toutes les interrelations qu'ils entretiennent seraient ultimement issus de ce processus organisateur et intégrateur du processus de perception sélective et intégrative. Autrement dit, vu la complexité de ce processus, la narration serait une manière parmi d'autres de fixer dans la mémoire individuelle ou collective des représentations englobantes et intégrative des «perceptions» complexes.

3.2 Les fonctions praxiologiques

Passons maintenant à la deuxième fonction, fonction que nous dirons d'action. Certains organismes vivants que nous connaissons, tels les animaux et les humains, sont évidemment plus complexes. Les opérations auxquels ils se livrent ne consistent pas uniquement à recevoir des intrants informationnels et à les regrouper en information plus complètes. Ils vont au-delà de la simple réaction aux stimuli extérieurs même complexes pour les insérer dans des stratégies d'action. Ils utilisent l'information recueillie dans la poursuite de buts. Certaines sont alors choisies, d'autres éliminées, d'autres enfin «remises» en vue d'un usage ultérieur.

Un organisme vivant minimalement cognitif, tels les amibes, les vers de terre, etc., ne fait

²Ceci ne signifie pas que les structures de la mémoire et de la culture passées de l'individu n'entrent pas en jeu dans cette construction.

pas donc pas que recevoir des intrants, les classer et établir des liens même inférentiels entre eux. Il traite l'information dans un cadre d'action lié à son intégration dans l'environnement et à son interaction avec les autres. Il doit par exemple chercher sa nourriture, en évaluer la comestibilité, se chercher un partenaire sexuel, etc. Autrement dit, toutes les informations partielles ou intégrées assimilées jusqu'à maintenant sont soumises à des opérations directrices, c'est-à-dire à une dynamique d'action. Il y a une grande différence, par exemple, entre le processus cognitif qui permet au renard blanc de l'Arctique d'entendre les grattements d'un mulot sous la neige et le processus qui organise le saut et la saisie de cette proie en vue de satisfaire sa faim. Le premier est perceptif et porte sur les intrants sonores; l'autre exige une mise en relation complexe des représentations des stimuli sonores et visuels et des représentations d'événements futurs qui n'existent pas encore, à savoir apaiser sa faim, etc.

Une fonction de ce type est évidemment plus complexe que les précédentes. Elle suppose tout un ensemble de conditions spécifiques de réalisation très différentes de celles des fonctions du type précédent, quoiqu'elles ne soient pas sans lien avec elles. Par exemple, d'une part, l'organisme doit posséder une représentation du but à atteindre, d'autre part, il doit pouvoir emmagasiner dans une mémoire cette représentation. Car la poursuite d'un but ne relève pas de la dynamique de perception, mais de la dynamique de la motivation. En conséquence, l'organisme doit être doté de fonctions qui ne sont pas régies par les processus de la perception mais de la motivation. Les agents qui réalisent des actions possèdent ce qu'en philosophie il est convenu d'appeler une structure intentionnelle. Ils sont en mesure de disposer d'informations non seulement sur les objets qui leur sont présents, mais aussi sur les objets ou événements qui n'existent pas encore mais qui pourraient survenir s'ils effectuaient telle ou telle action.

Bref, un système cognitif d'ordre supérieur³ n'a pas seulement la capacité de percevoir le monde, de produire et de transformer et emmagasiner des représentations. Il a aussi le pouvoir de mettre ces dernières fonctions au service de l'action sur soi ou sur son environnement. Ce qui suppose chez lui une métafonction souvent dite métacognitive qui articule ces dernières en regard d'une intention.

Ce deuxième type de fonction cognitive donne à la narration un rôle important. En effet, l'ensemble de ces actions ou interventions d'un agent cognitif exige qu'il possède non seulement des processus de perception, mais aussi des stratégies d'action. Son intervention dans le monde, qu'il s'agisse d'y vivre ou d'y survivre, exige des gabarits d'action qui recourent à des opérations sur des acteurs, des objets, des buts, des instruments des intentions, etc. Dans cette perspective, les modèles dits actantiels, tels ceux de Burkes (1945) ou de Greimas (1983), sont les *templates* ou des *frames* de stratégies d'intervention d'un agent cognitif sur son monde extérieur ou intérieur. Il n'est pas non plus surprenant que d'Aristote à Tesnières et même Fillmore l'analyse casuelle des verbes d'action retrouve ces catégories. Une telle analyse reprend pour chaque verbe, dans chaque phrase, le gabarit de l'action que toute intervention dans le monde met en jeu.

Pour les théories cognitives, le récit narratif apparaît alors comme le dépôt dans la mémoire d'un agent cognitif d'un gabarit de stratégies d'action. Sur le plan anthropologique, il assure ainsi la transmission de ce gabarit de génération en génération. Les tailleurs de pierres des cathédrales du Moyen Âge n'ont pu consolider et transmettre leurs pratiques, c'est-à-dire leur stratégies d'actions, qu'en les déposant dans des récits techniques, certes, mais qui n'en sont pas moins narratifs.

³Dans le domaine de l'intelligence artificielle, Newell et Simon ont montré la supériorité de systèmes de ce type sur les premiers. Mais de ce fait, ils ont également illustré leur complexité. Simon et Newell ont effectivement réussi à illustrer la pertinence de cette hypothèse pour la démonstration des théorèmes logiques. Certains jeux d'échecs et de vidéo s'en sont inspirés mais, très rapidement, cette logique des fonctions actantielles a soulevé de multiples problèmes théoriques. De fait, elle se heurte aux mêmes difficultés que la logique dite intensionnelle

3.3 Les fonctions de contrôle

Des agents capables de perception et d'actions complexes demeurent néanmoins sur le plan cognitif des acteurs relativement élémentaires. Il existe de nombreux jeux d'échecs sur ordinateur qui possède cette dernière fonction actantielle. On ne leur accorde pas pour autant le statut d'agent cognitif. En effet, il ne suffit pas de dire que des machines sont en mesure d'effectuer des actions pour les reconnaître comme des agents cognitifs. Car l'action, même bien faite, peut n'être pas pertinente, tomber dans la répétition stérile et l'inefficacité. Autrement dit, il faut que l'action elle-même soit soumise à un contrôle externe à son gabarit, c'est-à-dire qu'un agent cognitif doit posséder non seulement des gabarits d'action, mais encore disposer de processus de contrôle sur le déroulement de l'action. Dans le langage de la théorie du traitement de l'information, ces processus sont des fonctions cognitives de types différents. Leur domaine d'opération ne sont pas les stimuli issus des objets ou des événements du monde extérieur non plus que les buts à atteindre, mais les processus internes à ces organismes eux-mêmes. Pour parler comme les logiciens, on dira que ces fonctions sont d'un ordre supérieur⁴.

Ce qui caractérise avant tout ce troisième type de fonction ou de processus, c'est qu'il soumet l'action à entreprendre à une norme ou un «métagabarit» pour en voir soit la déviation, soit l'appariement. En effet, un agent cognitif supérieur sait non seulement *quoi faire dans une situation* mais aussi s'il *doit* le faire. Dans certaines circonstances, cette différence peut signifier la survie ou la dominance. L'amibe sait comment se nourrir mais elle ignore comment fuir le danger. Une action qui n'est qu'une simple réaction ne présente justement pas cette qualité normative.

Sur le plan cognitif, une telle habileté implique un degré supérieur de généralisation. Non seulement l'agent est-il capable de classer les diverses actions comme réalisant des gabarits, mais il est aussi en mesure de comparer une action particulière à toute une classe d'actions similaires. La norme est ainsi une généralisation économique pour un organisme. Elle n'est cependant pas régie par un absolu mais par une hiérarchisation des hypothèses d'action.

Suivant cette perspective, la narration aurait pour fonction non seulement de présenter les gabarits d'action mais aussi les normes auxquelles ils seraient soumis. L'intérêt de la fable du renard et du corbeau ne réside surtout pas dans les stratégies employées pour soutirer le fromage à un corbeau, mais dans sa «morale», c'est-à-dire dans la présentation du métagabarit de contrôle de l'action.

Pour Bruner (1990), ce serait là une des fonctions premières de la narration. Elle présenterait sous divers modes rhétoriques (métonymique, métaphorique, etc.) ce qui dans une société constitue les normes de l'action et les déviations qui en sont permises.

Les histoires atteignent leur signification par l'explication dans des formes compréhensibles des déviations de l'ordinaire!
(Bruner, 1990, p. 47.)

La fonction d'une histoire est de trouver un état intentionnel qui amenuise ou tout au moins rende compréhensible la déviance d'un pattern canonique dans la culture.

(Ibid.)

⁴En termes techniques, on dira que l'argument de ces fonctions, c'est-à-dire leur ensemble de départ, n'est pas une constante mais une autre fonction. En termes computationnels et informatiques, ces fonctions sont des programmes dont les intrants sont des programmes et non des données externes

3.4 Les fonctions épistémiques

Les agents cognitifs possédant ce dernier type de fonction sont évidemment d'emblée plus complexes que ceux qui en seraient dépourvus. Ils possèdent un degré de liberté supérieur. Par exemple ces organismes peuvent se bouger dans l'environnement avec un sens plus aigu du danger.

Malheureusement ces organismes demeurent encore limités. En effet bien que ceux-ci soient en position d'effectuer sur leur intrants des généralisations pertinentes même normatives elles ne sont pas en mesure de détecter l'erreur dans les stimuli qu'ils reçoivent. Or dans tout organisme complexe, il existe des possibilités d'erreurs dans la perception et le traitement de l'information.

Un organisme supérieur ne fait que simplement réagir innocemment à ces stimuli, il est aussi en mesure de jauger la validité de ses perceptions. Il peut discriminer entre l'intrant vrai et l'intrant faux. Donc éliminer l'illusion. La est, par exemple, la différence entre un chat et un oiseau. Le chat apprend vite que son image sur le miroir est illusion alors que la perruche se prend d'affection pour son image.

Pour réaliser cette discrimination, il faut supposer que l'organisme est capable non seulement de construire des représentations généralisantes sur ce que produit ces multiples appareils de traitement d'information mais aussi il doit être en mesure de juger la qualité de ces mêmes appareils

" D'un coté ces organismes possèdent une généralisation sur leur environnement, mais d'un autre ils possèdent aussi des généralisation sur les régularités au sein de leur environnement et qui persistent indépendamment de la perception de cet environnement

[Pollock 1989: 5]

Autrement dit, non seulement ces organismes possèdent-ils une représentation du monde, c'est-à-dire une "base de connaissance " et des gabarit d'action et de contrôle., ils possèdent aussi un processus de généralisation qui reconnaît les conditions et les circonstances dans lequel une perception est fiable. Ces organismes sont donc être en mesure de sonder les opérations de leurs propre détecteurs c'est-à-dire de porter un jugement sur la validité de leur fonctionnement. Comme le dit Pollock :

Une machine intelligente doit être en mesure de sentir les opérations de ces propres sensations (sensors)

[Pollock 1989:5]

Ce type de fonction généralisante que l'on pourrait appeler ici d'ordre épistémique n'existe pas dans les organismes supérieurs uniquement par hasard. Au contraire, la possibilité d'erreur est une condition caractéristique essentielle du fonctionnement efficace et économique de leur mode traitement de l'information. En effet, la seule autre façon qu'un organisme pourrait procéder pour éviter l'erreur de manière assurée serait de posséder une base de données encyclopédique de tout ce qui existe, et surtout de tout ce qu'il a expérimenté ainsi que des règles d'application de ces connaissances à son environnement. L'Instinct de certains insectes animaux primitifs est de ce type. Mais lorsqu'on monte dans l'échelle des organismes la relation à l'environnement se complexifie et il est difficile d'imaginer que leur " bases des connaissances de ces est uniquement encyclopédique. Vu l'immensité des choses à savoir, la mémoire atteint très rapidement un seuil de saturation.

Aussi, pour être efficace, un organisme ne peut être constitué que d'une simple banque des connaissances assurées. Il doit en outre posséder une base de "croyances" c'est-à-dire un ensemble d'hypothèses acceptables sur le monde mais qui contrairement à des " connaissances " assurées et fermes négocie leur condition de fiabilité ou d'acceptabilité..

On peut voir ici encore la fonction cognitive du récit narratif, et encore plus du récit de fiction. Il apparaît dans cet horizon comme le dépôt en mémoire des croyances et des hypothèses sur les objets et surtout sur les événements d'un monde réel ou possible.

L'importance du récit n'est pas tellement d'être vrai ou d'être faux, mais de soulager la mémoire individuelle ou collective et d'en augmenter l'efficacité. Il sert ainsi à déposer sous formes sémiotiques simples les hypothèses ou des croyances pertinentes sur le monde. Évidemment cette efficacité imposera un prix à payer : le processus est moins fiable. En effet, cette dernière façon de procéder ne remplace pas une bonne base de connaissances fermes et assurées. Et le fonctionnement déductif de ne pourra pas être plus être toujours rigoureux, strict et garanti. Ce faisant, l'erreur sera rendu possible. Mais dans de nombreux cas cela n'est pas nécessaire. L'apprentissage compensera. et l'état des croyances atteindra un seuil de stabilité qui pour l'intégration dans l'environnement sera suffisant.

3.5 Les fonctions ipséiques.

L'un des défis les plus stimulants des recherches contemporaines en intelligence artificielle est de construire des machines qui présenteraient la caractéristique la plus saillante des organismes humains à savoir la conscience de soi. Même dans ce territoire technologique, cette "dite conscience de soi" apparaît comme une fonction essentielle à l'action d'un agent cognitif complexe. En effet, ces organismes, outre leur capacité d'être informés par le monde extérieur, de contrôler leur action, de les normer, de les juger, doivent aussi posséder des processus qui les tournent vers eux-mêmes. c'est-à-dire qui identifie sous une forme ou une autre leur propre existence dans l'action. Non seulement doivent-ils être sensible à leur environnement, ils doivent aussi l'être à l'état général de leur propre processeur. Traditionnellement, cette fonction a toujours été conçue comme étant d'une essence métaphysique, mais dans une perspective cognitive, elle ne signifie rien d'autre que la capacité d'un organisme à pouvoir s'identifier comme un acteur ou un objet dans un processus.

Lorsqu'appliquée à la question narrative, un récit se voit aussi confier un rôle dans cette identification. Il permet en effet à l'agent cognitif la constitution de ce traditionnellement appelé le soi. C'est la fonction ipséique.. C'est-à-dire autant le récit sert-il à représenter l'environnement autant il sert aussi à constituer celui qui représente ce monde pour lui-même. Le *Je*, le *sujet*, sont des termes qui dans l'agent cognitif désignent le pôle idiosyncratique du pôle constructeur de la représentation. Pour Bruner (1991) c'est effectivement dans la narration que se structure, se représente et se construit le moi.

3.6 les fonctions didactiques

Outre ces cinq dernières fonctions, un agent cognitif qui évolue dans le temps doit posséder des *fonctions d'apprentissage*, c'est-à-dire des fonctions qui sont en mesure de réaliser, étape par étape l'adaptation du système à son environnement. En d'autres termes, il doit posséder une fonction générale transversale qui lui permet d'acquérir ces dernières fonctions et de les faire opérer dans un environnement changeant. L'enfant ne commence à manifester des fonctions normatives que vers l'âge de 18 mois. Il lui faudra souvent toute sa vie pour discriminer les meilleures fonctions de contrôles. Les fonctions cognitives ne sont pas données d'avance, elles s'acquièrent.

Les théories cognitives récentes, tels ceux du connexionnisme, s'opposent précisément aux modèles représentationnels classiques en ce que ceux-ci n'incluent pas facilement dans leur structure cette dimension dynamique où s'inscrit l'apprentissage. Ces modèles sont trop statiques. Le contenu de connaissance est inné et non appris. Or l'une des conséquences immédiates de l'introduction dans les modèles cognitifs de la dimension apprentissage est le privilège qu'ils accordent à la structure associative de l'organisation de la mémoire. Selon cette perspective, la fonction d'apprentissage ne met pas en place une logique ou domine une grammaire, des algorithmes ou des règles mais des associations. Si pour un agent cognitif un événement B est toujours lié à un événement A, ce ne sera que par associations renforcées et non par nécessité logique.

Appliqué au récit, cette fonction d'apprentissage signifie d'une part que la narration à une fonction didactique, elle permet l'apprentissage mais surtout, elle signifie que la forme de la narration serait celle avant associative et non grammaticale. Dans cette mesure, le récit est l'organisation associative de thèmes et de propos et non le résultat d'une grammaire et ceci

malgré la présence de gabarit nucléaire sur la forme générale des actions. En cela, le récit ne peut jamais être une démonstration qui réalise de preuves. Tout au plus montre-t-il quelque chose du monde et de soi.

Conclusion.

Une analyse plus serrée, tant sur le plan philosophique que sur le plan empirique pourrait assurément montré que les six fonctions précédentes sont globalisantes et peut-être qu'il en existe d'autres. Nous ne contesterons point une telle remarque. Notre réflexion se veut ici synthétique et surtout veut mettre en évidence comment les théories narratives, peut importe le nombre et les types de fonctions cognitives en jeu donnent un rôle important à la narration. Dans ce paradigme, la narration apparaît comme un processus par lequel un agent cognitif fixe ses perceptions, les déploie sur dans des gabarit d'actions, les balise par des normes, en juge la validité et se situe lui-même comme entité. Tout ceci dans une historicité, une communauté et un apprentissage. En cela la narration, qu'elle prenne la forme de récit ou de tableau n'est ni une histoire, ni une image et encore moins une preuve ou une démonstration. Elle est véritablement une modalité symbolique original d'adaptation et d'insertion d'un agent cognitif dans le monde, en regard des autres et de soi.

Jean Guy Meunier.

Références bibliographiques

- Bal, M. (1991). "Une ou deux choses...". *Protée*, 19(1), 10-16.
- Bruner, J. (1990). *Acts of Meaning*. Cambridge, Mass: Harvard University Press.
- Burkes, K. (1945). *A grammar of motives*. New York: Prentice Hall.
- Carnap, R. (1942) *Introduction to Semantics*, Cambridge, Mass., Harvard University Press.
- Comings, R. (1989) *Meaning and Mental Representation*, Cambridge, MIT Press.
- Danto J., "Speech ACTs Theory and its applications to the study of Literature in R.W.Bailey, L., Matejka and P Steiner eds, *The Sign "Semiotics around the world* (Ann Arbor) p 280-304
- Danto, A. (1991). *La transfiguration du banal*. Paris: Seuil.
- Dijk, T. Van, *Text and context*. London: Longman. 1977.
- Dolezel L. "Extensional and Intensional Worlds" in *Poetics* 8 1979-193-211,
- Eco, Umberto (1979) *The Role of the Reader* (Bloomington: Indiana University Press)
- Fodor, J. A. (1975), *The Language of Thought*, New York, Crowell.
- Fodor, J. A. et Pylyshyn, Z. W. (1988), «Connectionism and Cognitive Architecture :A Critical Analysis», *Cognition*, vol. 28, n^{os} 1-2, pp. 3-71.
- Génette, G. Récit Fictionnel, *Protée* 19 hiver 1991 9-19
- Gervais, B. (1990), *Recits et action. Pour une théorie de la lecture*, Montréal, Le Préambule.
- Greimas, A. J. (1983). *Du Sens II*, Paris : Le Seuil.
- Johnson-Laird, P. N. (1988), *The Computer and the Mind*, Harvard University Press.
- Labov, W. (1978). *Le parler ordinaire*. Paris: Minuit.
- Landgacker, R. W. (1986), «An Introduction to cognitive Grammar», *Cognitive Science*, vol. 10, n^o 1, pp. 1-40.
- Langacker, R. (1987). *Foundations of Cognitive Grammar*,. Stanford University Press.
- Machlup F. et U. Manfries (sous la dir. de) (1983), *The Study of Information: Interdisciplinary Messages*, New York, John Wiley.
- Margolis J., "Literature and Speech acts: in *Philosophy and Literature* 3- 1979 39-52

- Marr., D. (1982), *Vision: A Computational Investigation into the Human Representation and Processing of Visual Information*, San Francisco, W. H. Freeman.
- Minsky, M. L. et Papert S. (1969), *Perceptrons*, Cambridge, Mass., MIT Press.
- Newell A. and Simon H. (1972), *Human Problem Solving*, Englewood Cliffs, N. J., Prentice Hall.
- Newell A. et Simon H. (1976), «Symbol Manipulation», in *Encyclopedia of Computer Science*, New York:Petrocelli/Charter.
- Newell et Simon Johnson Laird 1988, Fodor pylsyshyn
- Newell, A. (1983), «Intellectual Issues in the History of artificial Intelligence», in *The Study of Information: Interdisciplinary Messages* (sous la dir. de Machlup et U. Manfreds), New York, John Wiley
- Ouellet, P. (1990), «Représentation et perception», *Protée*, vol. 18, n^o 2, p. 55-67.
- Pavel T., "Possible worlds in Literary Semantics" *The Journal of Esthetics and Art Criticism*, 34: 2 winter, 1976
- Pollock, J. (1987), *Contemporary Theories of Knowledge*, Totowa, N. J. Rowman and Littlefield.
- Pollock, J. L. (1989). *How to Build a Person: A Prolegomenon*. Cambridge, Massachusetts: MIT Press.
- Pylyshyn, Z. W. (1984) *Computation and Cognition. Towards a Foundation for Cognitive Science*, MIT Press.
- Searle, J. (1969), *Speech Acts: An Essay in the Philosophy of Language*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Simon, H. A. (1980), «Cognitive Science:The Newest Science of the Artificial», *Cognitive Science*, vol. 4, pp. 33-46.
- Simon, H. A. et Kaplan, A. (1989), «Foundations of Cognitive Science», in *Foundations of Cognitive Science* (sous la dir. de Michael I. Poser), vol. II, pp.687-708.
- Smolensky, P. (1988), «On the Proper Treatment of Connectionism», *The Behavioral and Brain Sciences*, II 1-74
- Thérien, G. (1990), «Pour une sémiotique de la lecture», *Protée*, vol. 18, n^o 2, pp. 67-81.
- Vignaux G. et Fall, K. (1990), «Genèse et construction des représentations», *Protée*, vol. 18, n^o 2, pp. 33-45.
- Vignaux, G. (1988), *Le Discours acteur du monde: énonciation, argumentation et cognition*, Paris, Orphrys,
- Winograd, T. (1972), *Understanding Natural Language*, New York, Academic Press.